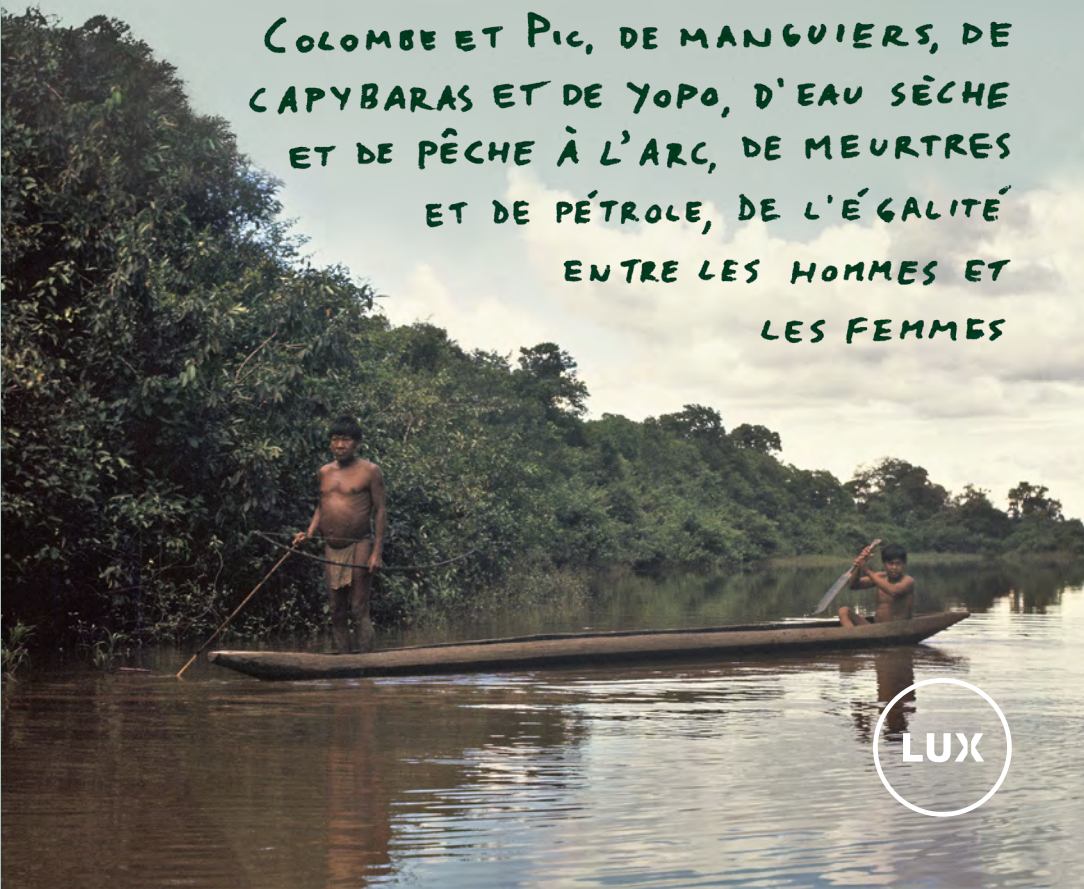


BERNARD ARCAND

# LES CUIVAS

UNE ETHNOGRAPHIE OÙ IL SERA QUESTION  
DE HAMACS ET DE GENTILLESSE, DE NAMOUN,  
COLOMBE ET PIC, DE MANGUIERS, DE  
CAPYBARAS ET DE YOPO, D'EAU SÈCHE  
ET DE PÊCHE À L'ARC, DE MEURTRES  
ET DE PÉTROLE, DE L'ÉGALITÉ  
ENTRE LES HOMMES ET  
LES FEMMES



LUX



## LES CUIVAS



BERNARD ARCAND

# LES CUIVAS

Une ethnographie où il sera question  
de hamacs et de gentillesse,  
de Namoum, Colombe et Pic,  
de manguiers, de capybaras et de yopo,  
d'eau sèche et de pêche à l'arc,  
de meurtres et de pétrole,  
de l'égalité entre les hommes et les femmes



*La collection «Mémoire des Amériques» est dirigée par David Ledoyen*

Dans la même collection :

- Serge Bouchard et Marie-Christine Lévesque, *Elles ont fait l'Amérique. De remarquables oubliés. Tome 1*
- Serge Bouchard et Marie-Christine Lévesque, *Ils ont couru l'Amérique. De remarquables oubliés. Tome 2*
- Serge Bouchard et Marie-Christine Lévesque, *Le peuple rieur. Hommage à mes amis innus*
- Jacques Cartier, *Voyages au Canada*
- Lahontan, *Dialogues avec un Sauvage*
- Lahontan, *Mémoires de l'Amérique septentrionale*
- Paul Lejeune, *Un Français au «Royaume des bestes sauvages»*
- Nicolas Perrot, *Mémoire sur les mœurs, coutumes et religion des sauvages de l'Amérique septentrionale*
- Auguste-Henri de Trémaudan, *Histoire de la nation métisse dans l'Ouest canadien*
- Victor W. von Hagen, *À la recherche des Mayas*

© Lux Éditeur, 2019  
[www.luxediteur.com](http://www.luxediteur.com)

Conception de la couverture et de la maquette intérieure : Jolin Masson

Dépôt légal : 2<sup>e</sup> trimestre 2019  
Bibliothèque et Archives Canada  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
ISBN : 978-2-89596-304-2  
ISBN (epub) : 978-2-89596-769-9  
ISBN (pdf) : 978-2-89596-959-4

Ouvrage publié avec le concours du Conseil des arts du Canada, du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec et de la SODEC. Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada pour nos activités d'édition.

*À nos enfants*





## PRÉFACE

**L**es *Cuivas* est le livre que Bernard Arcand a toujours eu l'intention d'écrire, mais qu'il n'a jamais réussi à terminer. Cet ouvrage, qu'il avait pris l'habitude d'appeler *Das Cuiva*, nous vient d'un autre lieu et d'une autre époque. Le lieu est la Colombie et, plus précisément, les Llanos colombiens, ces plaines apparemment sans fin situées entre les hautes Andes et les vastes forêts tropicales de l'Orénoque et du cours supérieur du Rio Negro. L'époque est celle de la fin des années 1960 et du début des années 1970, l'époque de Che Guevara, de Cuba et de la ferveur révolutionnaire, du Vietnam, de Mai 68 et des manifestations étudiantes, celle des hippies, des drogues hallucinogènes et de *L'herbe du diable et la petite fumée*, de Carlos Castañeda. C'est aussi celle de Claude Lévi-Strauss, d'Edmund Leach et des jeunes Maurice Godelier et Marshall Sahlins, une période où les anthropologues posaient encore de grandes questions sur les causes de la pauvreté, de la richesse et des inégalités et sur l'organisation de l'espace et du temps, et où, par conséquent, la discipline était au cœur de larges débats politiques et intellectuels. Avec son esprit à la fois bouillonnant et largement ouvert, Bernard était et est resté, ce qui est sans doute encore plus remarquable, façonné par ce type d'anthropologie. À travers le portrait intime qu'il dresse des Cuivas, une petite population de chasseurs-cueilleurs nomades vivant dans les Llanos, il aborde des questions plus globales qui nous

concernent tous. Ce faisant, il est confronté aux impacts potentiels de ses recherches sur les Cuivas eux-mêmes et à la portée plus large de leur destin tragique.

Nous, c'est-à-dire Christine et Stephen Hugh-Jones et notre ami Peter Silverwood-Cope, faisons aussi partie de cette époque. Nous habitions cet espace inconfortable mais fertile, à la jonction entre le monde universitaire occidental et la nature sauvage colombienne. Nous étions issus de milieux différents : Bernard était originaire du Canada français et avait étudié à l'Université de Montréal ; Peter et Stephen venaient de Cambridge, en Angleterre ; et Christine, de la London School of Economics. Nous étions tous les quatre des étudiants de Leach et nous partîmes ensemble vers la Colombie pour entreprendre nos recherches : Bernard dans les plaines et nous dans la forêt.

Peter et Stephen étudiaient l'anthropologie ensemble et ils étaient tous deux attirés par l'Amérique du Sud. Le père de Peter y avait été diplomate. Stephen, quant à lui, avait passé quelques années en Jamaïque, à l'époque où il était enfant et où son père aidait à mettre sur pied l'école de médecine de la nouvelle Université des Indes occidentales. Ces souvenirs des tropiques l'avaient profondément marqué. Sa version personnelle de l'« année de césure », une pratique aujourd'hui courante, était un voyage en solo en Colombie incluant un épisode dans la région du Vaupés, à proximité de la frontière brésilienne, le point de départ de notre histoire colombienne. Christine, qui avait étudié l'anthropologie de l'art sous la direction d'Anthony Forge, était fascinée par la Mélanésie. Elle admettait toutefois que les sociétés amazoniennes isolées présentaient sans doute de l'intérêt, et ce, pour nombre des mêmes raisons que les sociétés mélanésiennes.

Puis, Bernard est arrivé. Apprenant qu'une étudiante s'apprêtait à rédiger une thèse de doctorat sur une communauté d'Italiens vivant dans une ville des Midlands britanniques, il

a remarqué: « Si tu ne peux trouver une bonne tribu à étudier, trouve au moins une bonne plage! » La tribu et la plage de Bernard auraient dû se trouver aux îles Nicobar, mais comme l'accès lui en était interdit, Peter a suggéré qu'il vienne avec nous en Colombie. Le choix des Cuivas fut partiellement arbitraire – une punaise plantée dans un espace vierge sur une carte – et partiellement intellectuel. L'intérêt de Bernard pour les chasseurs-cueilleurs était partagé par Peter, qui prévoyait étudier les Makus, des chasseurs nomades qui entretiennent une relation symbiotique avec une population sédentaire, les Tucanos. Christine et Stephen étudieraient cette population, semblable à celles que Stephen avait déjà vues lors de son voyage dans la région du Vaupés, afin que les deux aspects de la relation soient couverts.

L'anthropologie sociale britannique de l'époque ne s'intéressait pas du tout à l'Amérique du Sud et il était de moins en moins à la mode d'étudier les petites « tribus ». Mais l'intérêt de Leach pour les racines amérindiennes du structuralisme de Lévi-Strauss, ses propres antécédents familiaux en Argentine et sa conviction que l'étude des petites populations tribales faisait partie intégrante de ce qu'il appelait la « véritable anthropologie » le rendaient sympathique à notre cause. Il a soumis une demande pour une importante subvention de recherche et nous avons eu le rare privilège d'être, outre ses étudiants, ses employés salariés. Pour nous, et cela pour des raisons tant intellectuelles que personnelles, l'Amérique du Sud était l'endroit idéal. Comme le dit Bernard: « Avouons sans gêne que les anthropologues ont toujours entretenu une fascination pour le primitif » (p.50).

C'est aussi à cette époque que Bernard a rencontré sa future épouse, Ulla Hoff. Il se moquait souvent de la façon dont il l'avait abordée. « Vous venez souvent ici? » La formule classique semblait particulièrement maladroite et déplacée dans le

contexte de l'établissement atypique de la D<sup>re</sup> Alice Roughton, sur Adams's Road; un établissement qui, soit dit en passant, était voisin de la maison de l'anthropologue Jack Goody. Nous avons très peu vu Ulla avant la Colombie, mais nous avons eu le plaisir de mieux la connaître au cours des années qui ont suivi.

À notre arrivée en Colombie, l'ambassade canadienne a organisé une présentation de films ethnographiques canadiens en l'honneur de Bernard. C'est là que nous avons eu, pour la première fois, une idée du rôle qu'il jouait dans la culture de son pays, un rôle qui ne cesserait de se développer au fil des années. L'ambassade britannique avait, quant à elle, d'autres priorités. Personne n'a manifesté le moindre intérêt pour notre projet, notre parcours professionnel ou nos ambitions. On s'est contenté de nous dire que la région de l'Amazonie était très dangereuse et que, si nous voulions nous y aventurer malgré tout, nous devions laisser les coordonnées d'une personne à avertir en cas de disparition ou de décès. On nous a ensuite gentiment montré la porte.

Nous nous sommes installés tous les quatre à la Pensión Alemana, une auberge bon marché fréquentée par des groupes de coureurs cyclistes. Elle était située sur l'Avenida Caracas, un boulevard encombré et pollué de Bogota. Après avoir passé plusieurs jours à regarder une valise juchée sur une armoire de sa chambre, Bernard n'a pas résisté à l'envie de l'ouvrir. À l'intérieur se trouvaient cinq passeports de pays différents. Les photos et les noms n'étaient pas les mêmes sur chacun des documents, mais il s'agissait de toute évidence du même individu. La chambre voisine était occupée par un sinistre personnage amateur d'armes à feu répondant au nom de Lee. C'était un agent de la CIA qui était en mission secrète en Colombie. Pensant s'amuser un peu, Bernard, après avoir caché la valise, a parlé de sa découverte à Lee. Celui-ci nous a dit que l'individu à qui appartenaient les passeports était l'un des premiers sur

la liste des personnes recherchées par Interpol et il a demandé que la valise lui soit remise. Jour après jour, chaque fois que Bernard s'y refusait, Lee devenait de plus en plus agressif et menaçant. Nous avons eu peur pour la sécurité de Bernard.

Après une brève période de préparation, nous nous sommes tous mis en route vers nos « terrains » respectifs : Bernard vers les plaines, Peter vers la forêt et nous vers les berges des cours d'eau, les endroits qui seraient nos « chez-nous » pendant plus d'un an. Nous vivions dans des conditions et des lieux différents, mais notre approche du travail de terrain était relativement semblable. Nous imitions nos hôtes et cherchions le plus possible à nous fondre parmi eux. En adoptant la culture locale, nous faisions précisément ce qu'on nous avait fortement déconseillé de faire avant notre départ de Cambridge. Si nous avons choisi de procéder de cette façon, c'est en partie parce que nous adhérions à cette éthique égalitaire propre aux années 1960 et en partie pour nous distinguer de la population locale non autochtone, crainte et détestée par nos hôtes en raison des mauvais traitements qu'elle leur faisait subir. Mais quelles qu'aient été nos convictions idéologiques et quoi que nous ayons aimé dire par la suite, la vraie raison, c'était que nous ne pouvions pas faire autrement ! Étant donné les conditions de vie dans ces régions isolées, vous aviez le choix entre suivre vos hôtes comme de fidèles chiots, recueillant ici et là des bribes d'information, et mourir de faim tout seul dans votre coin.

À mesure que nous nous familiarisions avec nos environnements respectifs, nous en arrivions, séparément, à la même conclusion : nous devons absolument éviter qu'on nous confonde avec les missionnaires qui affluaient dans le bassin de l'Amazone. L'abondance de langues autochtones, parlées chacune par quelques centaines ou quelques milliers de locuteurs seulement, offrait un merveilleux prétexte

aux protestants nord-américains du Summer Institute of Linguistics (SIL), qui s'était donné pour mission de traduire la Bible dans toutes les langues. Nous considérions le SIL comme l'antithèse de tout ce en quoi nous croyions. Bernard les appelait les « Oklahoma Mind Fuckers », et nous avons fini par les surnommer les « OMF » dans notre langage codé.

Notre façon de faire était aussi un moyen de répondre à la nécessité d'apprendre des langues autochtones non écrites, et ce, à partir de rien, sans l'aide d'interprètes, de listes de mots déjà consignés ou de grammaires. Cette tâche difficile nous semblait parfois sans fin. Bernard écrit d'ailleurs : « Sur les vingt et un mois passés chez les Cuivas, les trois premiers furent très excitants et les six derniers, riches, fascinants, profitables et fort agréables. Entre les deux, une année entière de labeur patient et trop peu souvent encourageant » (p.82). Mais cet interminable travail et cette immersion totale présentaient aussi des avantages. L'une des grandes forces du livre de Bernard est en effet qu'il présente une multitude de détails observés de près et finement décrits, résultat qu'il n'est pas possible d'atteindre sans avoir partagé soi-même, et vécu de l'intérieur, le quotidien d'une communauté. Rapportées dans le style vivant et avec l'humour ironique et pince-sans-rire de Bernard, ces descriptions sont à la fois captivantes, instructives et drôles.

Puisqu'une immersion à long terme était souhaitable et que les déplacements étaient difficiles, nous restions généralement sur le terrain pendant plusieurs mois d'affilée, coordonnant, dans la mesure du possible, nos courtes périodes de repos à Bogota. Nous profitions de ces séjours pour faire le point et nous réapprovisionner. De temps en temps, nous faisons des escapades à la montagne ou sur la côte – à la plage ! Nous comparions alors nos notes et partagions nos histoires. Bernard nous a fait pleurer de rire en imitant les réactions des Cuivas

quand ils voient une grenouille ou, pire encore, quand l'une d'elles s'aventure sous leur hamac. Ses expressions faciales étaient particulièrement évocatrices. Vous verrez son contagieux sens de l'humour irradier au fil des pages de ce livre.

Vers la fin de notre séjour, Brian Moser, de Granada Television, nous a rejoints en Colombie pour amorcer son projet intitulé *Disappearing World*, une série de films documentaires dans lesquels un anthropologue agit comme médiateur pour permettre au public d'avoir une connaissance plus intime du peuple filmé. *The Last of the Cuiva*, le film de Bernard, le point culminant de cette série novatrice et influente, offre un merveilleux contrepoint visuel à tout ce que vous lirez ici. Nous aimions tous Brian, mais Bernard ne manquait aucune occasion de lui rappeler l'écart injustifié entre le salaire du caméraman et la faible rémunération (était-ce 250 livres?) versée à l'anthropologue de qui dépendait toute l'entreprise. Comme nous tous, il était terriblement gêné de demander à ses amis autochtones de pratiquer leurs activités devant la caméra.

Bernard est retourné en Angleterre avant nous et il s'est installé chez la famille Sheldrake, qui habitait la Wool Street House, un cottage isolé dissimulé dans la forêt. Quand il en est parti, Peter, Christine et Stephen ont pris sa place. C'était, à Cambridge, ce qui se rapprochait le plus de la Colombie sauvage à laquelle nous nous étions habitués, un endroit où nous pouvions chasser le lapin le jour et faire la fête la nuit. Nous écrivions aussi nos thèses. Le livre de Bernard est basé sur sa thèse de doctorat, mais il ressemble très peu aux ouvrages du genre. Le jargon, les références et les notes de bas de page qui détournent l'attention étant épargnés au lecteur, celui-ci est directement mis en présence des Cuivas et amené à les voir comme des égaux. L'ouvrage nous en apprend beaucoup sur les Cuivas et, inversement, avec Bernard comme guide, ceux-ci

nous offrent une perspective inédite sur notre propre société et nous en apprennent beaucoup sur nous-mêmes.

Dans *Les Cuivas*, Bernard reste le magnifique communicateur qu'il a toujours été. Au Danemark, il a été l'un des fondateurs de l'International Work Group for Indigenous Affairs (IWGIA), une organisation ayant pour mission d'attirer l'attention du public sur la situation difficile des peuples autochtones. Au Canada, il a animé *Les lieux communs*<sup>1</sup> avec Serge Bouchard. L'émission de radio hebdomadaire, diffusée en fin d'après-midi, a été suivie par un large auditoire. Cela explique peut-être en partie le fait que Bernard n'a jamais terminé son livre : il était trop pris par ses obligations en tant que professeur d'université, mais aussi en tant que personnalité publique populaire préoccupée par un vaste éventail de questions sociales.

Une autre raison est certainement le sort des Cuivas après que Bernard eut quitté la Colombie et la profonde tristesse qu'il en ressentait. Le territoire cuiva est devenu un centre de production pétrolière avec ses puits et ses pipelines ; il est aussi devenu la cible de mouvements de guérilla, qui, à leur tour, ont été la cible d'offensives paramilitaires, créant un chaos semblable à celui qui a fini par affecter toutes les régions de la Colombie. Bernard envisageait d'écrire un article sur le pétrole, et il n'est pas difficile d'imaginer ce qu'il avait en tête. Son livre tel qu'il est publié aujourd'hui nous parle d'une autre époque et d'un autre lieu, non seulement parce qu'il se fonde sur des recherches menées il y a longtemps, mais aussi parce qu'il décrit un riche univers cuiva qui n'existe plus. Et pourtant, le message qui nous vient de cet univers et sa pertinence sont plus actuels que jamais.

1. Appelée *Les lieux communs* pendant qu'elle était diffusée, et connue sous ce nom par ceux qui y participaient et ceux qui l'écoutaient, cette émission a ensuite été officiellement intitulée *Le lieu commun et le déjà vu*.



Emporté par une mort tragique et prématurée, Bernard n'a pu finir son livre. Ulla Hoff, Serge Bouchard et Sylvie Vincent ont travaillé d'arrache-pied pour achever son œuvre. C'est un véritable plaisir de lire ces pages. Pour nous, les deux survivants de notre petite bande de quatre, ce plaisir est doux-amer. Doux, parce qu'il y est question de personnes et de lieux qui ont joué un rôle particulièrement formateur dans nos vies; amer, parce que ces lieux n'existent plus et que ces personnes ne sont plus avec nous.

Christine et Stephen Hugh-Jones  
Cooks House, Powys  
17 novembre 2018

Traduction de Geneviève Deschamps,  
révisée par Sylvie Vincent et Ulla Hoff



# BERNARD, COMME JE L'AI AIMÉ

Cambridge, il y a cinquante ans, madame Roughton, docteure en psychiatrie et professeure à l'Université, « tenait salon », disons un *open house*, pour les étudiants de toutes les facultés, chaque dimanche soir, et ce, depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Elle servait du café et quelques plats, généralement un ragoût immangeable, allant parfois jusqu'à faire cuire des écureuils trouvés morts sur la route entre son domicile et la faculté. C'était une dame vraiment remarquable et excentrique, cette D<sup>re</sup> Roughton. Son *open house* était d'une grande utilité pour les étudiants étrangers en quête de réseaux sociaux dans ce nouvel environnement que constituait l'intimidante Université de Cambridge. J'étais une de celles-là, une du groupe des étudiantes venues d'autres pays d'Europe pour étudier ici, en Angleterre, jeunes filles à la recherche de contacts et d'amitiés. Nous étions des « filles au pair », c'est-à-dire des jeunes femmes résidant dans des familles afin d'apprendre la langue anglaise. J'étais de Copenhague et j'avais une amie danoise, Eva, qui était fille au pair elle aussi et qui résidait justement chez la D<sup>re</sup> Roughton. C'était un dimanche soir, le 8 octobre 1967, j'ai décidé d'aller rendre visite à mon amie Eva, et c'est sans vraiment le vouloir que je me suis retrouvée dans la soirée traditionnelle, la fameuse soirée de madame Roughton.

C'est là que Bernard et moi nous sommes vus pour la toute première fois.

Si le coup de foudre existe, je crois bien que nous en avons été frappés ce soir-là. Nous étions si exotiques l'un pour l'autre, si attirés, si fascinés, moi la jeune Danoise de 18 ans, lui le grand Canadien frisé, étudiant au doctorat en anthropologie. Nous nous sommes revus quelques jours plus tard ; sur l'invitation de Bernard, inscrit au King's College, nous avons visité sa fameuse chapelle, King's College Chapel, un *must* pour tous les touristes à Cambridge. Et durant tout l'hiver, nos fréquentations furent assidues. Dans sa petite chambre d'étudiant à Cambridge, nous en avons passé, des soirées et des nuits de passion amoureuse. Nous allions au restaurant, au cinéma, nous avions de « grandes » discussions sur tout et rien, Bernard adorait la cuisine indienne, nous fréquentions la discothèque du King's College, bref, jusqu'au mois de mai 1968, nous avons vécu les premiers pas d'un grand amour.

La fin de l'année universitaire nous ramena aux durs constats de la réalité : Bernard devait quitter l'Angleterre pour aller « faire son terrain » de doctorat en anthropologie, ce qui, dans la tradition anglaise, équivalait à au moins deux ans de séjour au sein de la société étudiée. Dans le cas de Bernard, ladite société se trouvait quelque part en Colombie, dans le bassin de l'Orénoque ; il s'agissait des chasseurs nomades cuivas, autour desquels planait un mystère, étant donné que personne ne savait vraiment où et comment ils vivaient. Littéralement parlant, Bernard partait à la recherche des Cuivas, dont il entendait réaliser une ethnographie complète.

La séparation fut d'autant plus douloureuse que nous étions follement amoureux l'un de l'autre. Mais nous étions en 1968, une époque où tout paraissait possible : s'aimer, se séparer, faire confiance au destin. Nous nous sommes juré de garder le contact et de tout faire pour nous retrouver après le

<i>Entre la forêt et l'estomac: la culture</i> . . . . .	150
Chapitre 2. Être quelqu'un et vivre en société . . . . .	159
<i>Naître, vivre et mourir</i> . . . . .	159
<i>Un exemple de logique formelle: le système de parenté cuiva</i> . . . . .	175
<i>Les groupes d'appartenance</i> . . . . .	182
<i>Les « autres peuples »</i> . . . . .	200
Chapitre 3. L'égalité entre tous et l'individu seul. . . . .	205
<i>La société égalitaire n'est pas un état de nature</i> . . . . .	205
<i>Entre hommes et femmes: l'égalité affirmée</i> . . . . .	209
<i>Entre aînés et cadets: des mécanismes pour assurer l'égalité</i> . . . . .	213
<i>La place de l'individu dans une société sans histoire</i> . . . . .	225
<i>L'individu et la culture cuiva.</i> . . . . .	237
Chapitre 4. Les idées . . . . .	245
<i>La place de l'homme et les places des femmes,</i> <i>ou comment faire des enfants</i> . . . . .	246
<i>L'espace des relations entre hommes et femmes</i> <i>comme entre rivière et savane</i> . . . . .	257
<i>Une question de temps.</i> . . . . .	276
<i>Quelques cas de conscience</i> . . . . .	284
Chapitre 5. J'ai même connu des Cuivas malheureux. . . . .	295
Épilogue . . . . .	301
Bernardo et les Cuivas (Wamonè). . . . .	303
Articles et publications de Bernard Arcand portant totalement ou en partie sur les Cuivas . . . . .	311

## ANNEXES

L'après-terrain, ou apprendre à se taire . . . . .	317
--	-----

Dieu est un Américain . . . . .	331
Remerciements . . . . .	355
Iconographie et cartographie. . . . .	357

CET OUVRAGE A ÉTÉ IMPRIMÉ EN JUIN 2019 SUR LES  
PRESSES DES ATELIERS DE L'IMPRIMERIE MARQUIS  
POUR LE COMPTE DE LUX, ÉDITEUR À L'ENSEIGNE D'UN  
CHIEN D'OR DE LÉGENDE DESSINÉ PAR ROBERT LAPALME

La révision du texte est de Geneviève BOULANGER

La mise en page est de Jolin MASSON

Lux Éditeur  
C.P. 60191  
Montréal, Qc H2J 4E1

Diffusion et distribution  
Au Canada: Flammarion  
En Europe: Harmonia Mundi

Imprimé au Québec

« Les Cuivas ont leur façon propre d'organiser l'expérience humaine. Ils possèdent des codes de communication originaux, leur propre langue et leurs propres symboles. Ils ont construit des systèmes de représentations qui arrivent à trouver des réponses aux seules questions vraiment importantes : qu'est-ce qui vaut la peine d'être mangé ? Doit-on faire des enfants ? Comment les éduquer ? Avec qui baiser ? Qu'est-ce qui est vraiment drôle ? Triste ? Honteux ? Honorable ? Et puis, comment mourir avec dignité ? C'est cela, la "culture" : une série cohérente et donc crédible de réponses à ces questions essentielles. »

Bernard Arcand

Pour l'anthropologue Bernard Arcand, écrire *Les Cuivas* a été le projet de toute une vie : celui d'offrir à un large public un portrait intime d'une petite population de chasseurs-cueilleurs nomades vivant dans les Llanos, en Colombie. À la fin des années 1960, à l'époque des ferveurs révolutionnaires, le jeune anthropologue a vécu deux ans avec les Cuivas, partageant leur quotidien et étudiant leur rapport au monde. Il a tiré de cette expérience une réflexion inspirante sur les problèmes classiques de l'anthropologie sociale : les causes de la richesse et des inégalités, l'origine de la hiérarchie, l'organisation de l'espace et du temps, l'identité collective ou individuelle.



Anthropologue diplômé de Cambridge, Bernard Arcand (1945-2009) a enseigné d'abord à Copenhague, où il a participé à la fondation de l'International Work Group for Indigenous Affairs (IWGIA), puis à McGill et à l'Université Laval, où il a travaillé plus de vingt ans. Son livre *Le jaguar et le tamanoir* a reçu le prix du Gouverneur général en 1991. En compagnie de Serge Bouchard, il a animé l'émission de radio *Les lieux communs*, dont ont été tirés sept recueils publiés aux Éditions du Boréal.

ISBN 978-2-89596-959-4